

LES NOUVEAUX OBJETS DE LANGAGE

Thierry OPILLARD

Depuis sa création l'AFL se donne comme objectif l'élargissement des bases sociales de l'accès à l'écrit, l'accès à cette forme de pensée abstraite et théorique qui donne prise sur le monde. Savoir lire, c'est savoir produire du sens avec le contenu d'un texte et y projeter ses propres connaissances pour y traquer l'implicite. Même si l'écrit reste encore le media privilégié marqueur du pouvoir que détiennent ses producteurs et ses utilisateurs, il n'est plus, dans le contexte actuel des nouvelles technologies de l'information et de la communication, le seul vecteur langagier qui nécessite d'exercer des compétences de lecture.

Qui dit réel projet à l'école dit rencontre par les élèves d'un large panel de langages dont l'école doit s'emparer au risque sinon de laisser au hasard de la naissance le soin d'en développer la connaissance.

LANGAGES, LANGAGE ?

Qui dit langage, dit situation de communication entre un émetteur et un récepteur. Avec le langage, l'émetteur construit un objet, plus ou moins volatile, matériel, durable, plus ou moins spatialisé. Cet objet s'adresse à l'intellect du récepteur par le biais de ses sens, principalement chez les humains l'ouïe et la vue, et dans une moindre mesure l'odorat, le toucher, la kinesthésie, et une combinaison de ceux-ci.

Le but de ces objets est de transmettre des concepts de façon plus ou moins explicite, suivant un système de signes organisés entre eux suivant une syntaxe, que le récepteur pourra saisir de façon plus ou moins aisée en fonction de ses capacités à lire.

Les formes socialement déclinées de ces objets, plus ou moins développés selon les lieux et les temps, sont : l'oral, l'écrit¹, le cinéma, la

BD, la peinture, la sculpture, la photo, le théâtre, la danse, l'architecture, la musique,... Ces objets ne sont jamais une réplique de la réalité, de l'environnement. Ils sont la construction d'un ensemble organisé de signes qui s'y rapporte, une interprétation, culturelle. Ils cherchent parfois à en être une reconstruction mais pas toujours ; ils procèdent de choix, ils sont pensés, construits, dans le contexte des codes sociaux en vigueur. Ils offrent à l'entendement un point de vue, plus ou moins affranchi (plus ou moins aliéné aux) des codes dominants, des discours dominants, de l'idéologie qui traverse toute action humaine.

De son côté, le récepteur ne peut extraire du sens de l'objet qu'il rencontre que s'il en a une pratique suffisante qui l'a amené à y percevoir les éléments et les règles (et non s'il a appris ces règles sans les pratiquer). Autrement dit, il ne peut produire du sens à partir de cet objet que s'il sait regarder, quoi regarder ; le système d'interprétation des indices ne va pas de soi, il dépend d'une imprégnation pratique et culturelle.

La définition canonique du langage a été établie par Saussure à partir de celui considéré comme le plus « noble », l'oral, créant de fait une situation excluante : tout ce qui ne ressortirait pas de ces critères ne serait pas du langage ou un langage. Les phonocentristes (les oralistes) ont écrit l'histoire et placent l'oral comme première manifestation du langage humain, ils ont voulu faire penser qu'il était fondateur et préalable à toute autre manifestation langagière ; les autres

1. Définition du langage dans le dictionnaire Le Robert brio (analyse comparative des mots) : « fonction d'expression de la pensée et de communication entre les hommes, mise en œuvre au moyen d'un système de signes vocaux (paroles) et éventuellement de signes graphiques (écriture). » Éventuellement !

formes d'expression langagière n'en étant qu'une déclinaison illustrée ou une sous-manifestation. Pourtant, l'exemple des sourds montre que l'oral peut ne pas être la première forme langagière humaine ; d'autres civilisations et les études de psychologie génétique ont montré que notre civilisation judéo-chrétienne a largement occulté tout ce qui tourne autour des manifestations corporelles du langage, qui sont antérieures à la maîtrise du langage oral. La moindre conversation s'établit sur tout un contexte visuel de signes corporels qui traduit (trahit) l'état émotionnel des locuteurs, leur statut, leur volonté... Le langage oral n'a jamais été et n'est pas chez l'humain la première manifestation langagière.

Les productions langagières que l'homme a dû inventer pour répondre aux besoins de ses situations de vie ne sont pas cloisonnées, elles sont toutes poreuses les unes par rapport aux autres : la naissance du cinéma a influencé la manière d'écrire, les premières pages de **La condition humaine** en 1933 en témoignent de façon spectaculaire. De même, au fur et à mesure que se popularisait ce nouveau média, la BD s'enrichissait de plongées, contre-plongées, de champ/contre champ qui faisaient leur apparition sans que les lecteurs y prêtent plus d'attention que cela. La problématique du hors champ² de l'image immobile a été renouvelée par l'image animée. La photographie s'est emparée à ses débuts du thème pictural de la nature morte pour aller vers l'invention d'une esthétique proprement photographique.³

Une technologie nouvelle qui apparaît dans l'Histoire ne fait qu'enrichir les possibilités offertes à la capacité humaine de production langagière, pour continuer à interroger les thèmes creusés depuis l'aube de l'humanité, pour en offrir des éclairages renouvelés ; elle se développe parfois de façon spectaculaire et se spécifie tellement qu'elle peut apparaître (comme pour le cinéma) comme un langage à part entière et à part des autres. Mais ce serait oublier que dans la production de ces objets culturels de plus en plus complexes, toutes les strates « historiques » des autres langages sont présentes et s'entremêlent : un film ne se fait pas qu'avec une caméra et une table de montage, un film est un océan de discussions, une montagne d'écrits, une avalanche de photos, de dessins, de maquettes.

Plutôt que de chercher à les cloisonner, à les hiérarchiser et de parler « des langages », il conviendrait peut-être de considérer tous les objets produits pour transmettre du sens comme autant de manifestations de « la capacité langagière de l'humain ». Elle produit, selon les besoins humains et dans le champ du développement technologique du moment, des formes porteuses de sens, mobilisant un système de signes qui ne s'adressent pas forcément qu'à un seul sens. Cette capacité, dès la naissance, s'empare de toutes les formes existantes pour les interpréter et de tous les outils disponibles pour produire ; l'esprit humain fait feu de tout bois, s'empare de la diversité des techniques, de façon simultanée, si tant est qu'on ne le place pas dans une

situation déprivative (du type *comme il est trop petit pour lire, on ne lui met pas d'écrit sous les yeux*). L'exemple récent d'Internet, qui allie oral, écrit, musique, photos, vidéos et hypertextualité est très édifiant : les jeunes humains s'en emparent comme un déjà-là, comme un élément de l'environnement, abordent cette complexité sans complexe, complexité qui structure la pensée en retour d'une certaine manière, différente de la seule pratique de l'écrit.

LES NOUVEAUX OBJETS DE LANGAGE

Il y a encore vingt ans, nous vivions dans un univers d'objets langagiers relativement clos (les écrits de toutes sortes, les productions musicales, les émissions de radio, les films...), pourvus d'un début et d'une fin, de limites explorables, qu'on pouvait, pour construire sa culture et faire sens, connecter mentalement entre eux par le biais d'une démarche intellectuelle.

Le développement de l'informatique⁴ a rendu possible la numérisation⁵ de l'oral, de l'écrit, des images fixes et animées, la création et la gestion d'immenses bases de données, l'interconnexion de tous ces objets dans le cadre de réseaux de communication, Internet en étant un exemple connu du grand public. Les productions cinématographiques elles-mêmes intègrent des

2. Voir cet article sur le site de la BNF sur le hors champ en photographie, où l'on voit que d'incident de prise de vue, il va entrer dans les éléments de maîtrise du langage photographique et des intentions de l'auteur : <http://expositions.bnf.fr/objets.arret/05.htm>.

Voir également l'article *Champ/hors champ* de André-Michel BERTHOUX sur le hors-champ au cinéma. (www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?article292)

3. <http://expositions.bnf.fr/objets/arret/01.htm>

4. Le super ordinateur Cray du début des années 80 est moins puissant que les ordinateurs domestiques d'aujourd'hui... Les dernières générations de téléphones contiennent eux-mêmes cette puissance.

5. Cette innovation technique porte en elle-même ses effets négatifs, qu'on connaît bien, mais qui ne doivent pas cacher ses effets positifs. On ne citera que deux exemples : ● Mi-novembre 2010 un accord Google-Hachette porte sur la numérisation de 40 000 à 50 000 livres épuisés de littérature générale, universitaires et documentaires des éditions Grasset, Fayard, Calmann Lévy, Armand Colin, Dunod et Larousse, les mettant ainsi à disposition du public, alors qu'ils seraient tombés dans l'oubli faute de réédition. ● Propos de François TRUFFAUT recueillis par François GUÉRIF en 1984 : « Je n'aimerais pas voir un film pour la première fois en vidéo ou à la télévision, on voit d'abord un film en salle. Cinéma et vidéo, c'est effectivement la différence entre un livre qu'on lit et un livre qu'on consulte. Pour moi, comme cinéphile, la vidéo bouleverse ma vie. Prenez Sérénade à trois de Lubitsch par exemple, avant, s'il passait quelque part, j'y allais, sachant que je devrais peut-être attendre deux ans avant de pouvoir le revoir, depuis, il m'arrive de le visionner trois fois dans la même semaine. Avoir un film en vidéo m'en donne une connaissance beaucoup plus intime. En tant que cinéphile, je suis un fanatique de la vidéo. »

supports numériques (DVD) qui, dans leur forme la plus riche et la plus élaborée, font du film l'élément d'une entité plus complète et plus complexe où sont présents et interconnectés commentaires, analyses, interviews, tournages de tournages, photos, scripts, synopsis, etc. Ces supports numériques sont ouverts au minimum à un site internet. Certaines de ces productions cinématographiques ne sont plus commercialisées en salles mais seulement sur leur support numérique, et il commence à être question que certains films et leur appareillage para-filmique ne soient plus que téléchargeables, achevant par là la dématérialisation de ce vecteur langagier.

Il semble donc qu'Internet nous fasse passer d'objets fermés et séparés à une espèce d'océan d'entités effectivement connectées entre elles, auquel on a accès par une gamme de plus en plus élargie d'entrées (ordinateurs, téléphones, tablettes). Cet océan intègre, avale les objets fermés en les modifiant par la numérisation, inclut leurs divers modes de réceptions tout en développant sa propre logique d'organisation et s'autonomisant par rapport aux langages existants. On ne voit probablement encore que les balbutiements de cette nouvelle logique d'organisation et de cette nouvelle manifestation du potentiel de création langagière (Mais, cette nouvelle entité qu'est le fichier numérique, est-elle le nouvel élément qu'une nouvelle syntaxe viendrait organiser dans un nouveau langage ? C'est encore à voir.). Actuellement, la possibilité de relier entre eux les fichiers numérisés grise certains producteurs de pages Internet et on peut voir de plus en plus de

sites dont même les textes ne sont qu'une suite ininterrompue de liens, comme autant d'invites à partir vers d'autres champs de liens, plutôt que tissus sur lesquels faire reposer sa réflexion. Mises à part ces dérives, la tendance est malgré tout à la multiplication des possibilités de s'échapper de l'espace qui s'offre à nos yeux, par la multiplication des liens. Ces brèches dans la structuration traditionnelle de la page provoquent un effet contradictoire : les pages Internet semblent **hiérarchisées**, organisées, suivant les codes en vigueur de la mise en page et de la lisibilité (probablement parce que leurs créateurs ont une formation venant du monde de l'édition, mais qu'en sera-t-il quand ce ne sera plus le cas ?). Mais en même temps, les liens hypertextuels ont tous le même statut, tout est accessible à tout **au même niveau**, aussi facilement, à tout instant : du discours le plus construit, le plus complexe, aux élucubrations les plus illuminées et enluminées d'une « orthographe » la moins conventionnelle ; les frontières entre les types de messages, les types de communications, les espaces publics, privés ou professionnels s'estompent... Tout est réellement dans tout et on n'est plus nulle part si notre boussole interne n'est pas solidement réglée. Cette navigation peut se poursuivre de façon illimitée⁶, dans un flot qui peut ne pas s'interrompre, caractéristique commune avec la télévision. Donc, cette hiérarchie visuelle qui semble respecter les canons d'organisation graphique de l'écrit avec titres, sous-titres, paragraphes, soulignés, etc. est abolie par l'effet cinétique, l'effet de flux que provoque la navigation non maîtrisée par un projet de lecteur.

NOUVEAUX OBJETS, NOUVELLES LECTURES

Ces nouveaux objets de langage, disponibles sur l'espace numérique global :

→ **déplacent les comportements classiques de lecteur de l'écrit...**

Jusqu'à l'invention de l'imprimerie, l'écrit était quasiment absent de l'espace public, le principal support langagier était le langage oral (et l'important rôle de la mémoire) et accessoirement le langage iconique (image et statuaire) dans les lieux religieux et politiques de la cité. Les lettrés pouvaient exercer sur les rares écrits une lecture intégrale, attentive et réitérée, une lecture d'approfondissement. Avec l'essor de l'imprimerie et le développement massif de l'écrit dans l'espace public, un autre type de lecture va apparaître : la lecture partielle, nécessaire pour optimiser le temps passé à cette activité, qui lui n'est pas extensible alors que l'édition ne cesse de s'étendre. On définit deux types de lecture partielle : la lecture sélective et la lecture de recherche. La lecture sélective est opérée après un choix : la lecture de l'article dans un journal. La lecture de recherche est plus survol, plus « chasse à l'indice » avant de se poser : c'est par exemple la recherche d'un horaire de film dans une page spectacle ou d'un livre dans la BCD. C'est ainsi qu'un même écrit pourra être soumis à plusieurs lectures ; on pourra rechercher dans la lettre d'amour un mot ou une expression dont le sens reste mystérieux, on pourra sélectionner un passage et s'en émouvoir à l'infini. Chacune de ces lectures est utile.

6. Lire la transcription d'une conférence de Philippe MEIRIEU, *Images : de la sidération à l'éducation*, tenue en 2004, <http://www.meirieu.com/articles/images.pdf>

Avec l'Internet, l'accès potentiel à **tous** les écrits et **toutes** les formes langagières fait tendre la masse d'informations vers l'infini⁷. Au niveau des stratégies de lecture, une lecture sélective encore plus performante et plus rapide va devenir indispensable, même chose pour la lecture de recherche ; le temps qui leur sera consacré va s'accroître. La lecture intégrale des écrits, chronovore, devra elle aussi être beaucoup plus efficace, car inévitablement, on y passera moins de temps⁸, (le temps passé sur les messages audio et les messages vidéo étant incompressible).

On assiste là à l'accentuation, l'intensification de ce qu'on a pu voir lors de la généralisation de l'imprimerie.

→ posent plusieurs problèmes de lecture...

♦ La tenue du projet de lecture : comme on tient le cap, il ne faut pas perdre le fil de ce qui nous a amené à nous installer devant l'écran, les tentations des liens et de l'audio-visuel sont nombreuses et la navigation peut rapidement se transformer en errance.

♦ Le repérage du contexte de production : les informations paratextuelles sont très souvent absentes, probablement par méconnaissance de l'auteur de leur importance et de leur nécessité pour le lecteur : d'où écrit celui qui écrit, dans quel but, à quelle date, comment s'appelle-t-il, etc. ? D'où, il revient au lecteur de catégoriser, de choisir, de construire, de déduire ces informations. Tout le monde peut naviguer et navigue tous les jours, mais le type de navigation ne sera pas le même en fonction de la formation intellectuelle que l'on

aura reçue préalablement, elle va même s'acquérir de plus en plus en naviguant, par l'utilisation du media. Et cette acquisition ne peut se faire qu'avec accompagnement, comme actuellement s'acquiert le regard critique et distancié de la télévision ; le comportement télévisuel des enfants qui regardent seuls et de ceux qui regardent avec leurs parents qui commentent en même temps pour donner des clés de compréhension n'est pas le même. Le problème ici est que la navigation et la recherche sur Internet est une activité solitaire, qui peut éventuellement être accompagnée dans un contexte familial, mais qui nécessitera obligatoirement une organisation scolaire aux antipodes de l'enseignement frontal.

♦ L'accès à l'information : quand on va sur Internet, on ne peut plus avoir accès directement à l'information (le livre lui-même, la revue, le film...). D'abord, on n'a aucune garantie que la numérisation n'a pas altéré l'objet originel. Puis, on passe par des lieux créés par d'autres (des portails, des pages d'accueil, des pages de liens), avec des critères et des filtres qu'on ne maîtrise pas, à la suite de projets, de choix qui relèvent de l'exercice de compétences remarquables dont plus personne n'a les clés ; les moteurs de recherche explorent des bases de données développées par d'autres encore, augmentant la cascade d'intermédiaires : autant d'étapes qui s'interposent entre le lecteur et le document originel. Sans compter les moyens financiers, par les outils techniques et les ressources humaines qu'ils peuvent mobiliser, qui vont permettre à leurs détenteurs de promouvoir leurs propres informations.

→ nécessitent de nouveaux comportements...

La nature nouvelle des supports génère une nouvelle forme de réception, une nouvelle lecture, qui n'est pas la somme des types de lectures développées pour chacun des objets qui y sont intégrés : elle se caractérise par son extrême souplesse, la grande rapidité qu'il faut mettre en œuvre dans la sélection des informations, l'alternance de lectures de recherche et de lectures plus intenses de blocs plus ou moins importants et aux statuts différents. Elle se caractérise par la maîtrise quasi simultanée de types de communications et de types d'objets que l'on rencontrait précédemment dans des temps et des endroits qui ne se recouvraient jamais :

♦ sur les écrans, on peut avoir à gérer de la communication synchrone et de la communication asynchrone : une fenêtre de discussion en direct dans un espace de communication différée, autrement dit une communication pour l'oreille et/ou pour l'oreille et l'œil réunis, dans le flux temporel, et une communication pour l'œil, dans l'espace.

Certains logiciels en ligne, de jeux notamment, proposent à l'utilisateur de gérer simultanément à l'écran, en plus d'une batterie d'écrans de contrôles, plusieurs espaces interactifs : un espace de jeu, un espace de communication

7. Robert DARNTON, dans *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*, modère cette croyance en l'universalité ressentie face à Internet : « Si l'on écarte leurs défauts d'ordre mécanique, les textes informatisés transmettent un sentiment spécieux de maîtrise de l'espace et du temps. Ils ont des liens avec la Toile que nous tenons pour être infinie et qui, pensons-nous, nous connecte à tout car tout est numérisé ou le sera bientôt. Moyennant un moteur de recherche suffisamment puissant, nous imaginons pouvoir accéder au savoir sur toute chose dans le monde et même dans le passé. Tout est là sur Internet à attendre d'être chargé et imprimé. Une telle conception du cyberspace entretient une étrange ressemblance avec la conception que se faisait saint Augustin de l'esprit de Dieu - omniscient et infini parce que son savoir s'étendait partout, au-delà même du temps et de l'espace. Le savoir pourrait également être infini dans un système de communication où les hyperliens s'étendraient à toute chose - sauf que, bien sûr, un tel système ne saurait exister. Nous produisons bien plus d'informations que nous ne pouvons en numériser et, de toute façon, l'information n'est pas le savoir. Pour connaître le passé, nous devons en dégager les vestiges et apprendre à en tirer un sens. »

Et, encore faudrait-il également ne pas être à la merci de choix idéologiques et économiques des moteurs de recherche : le 19 juillet 2011, Google décide de ne plus référencer les quotidiens belges ; tollé, marche arrière immédiate de la firme... mais on l'a compris, elle ne se veut ni omnisciente ni infinie... seulement rentable.

8. Dans la revue *Science* du 14 août 2009, Allen RENEAR et Carole PALMER, de l'université de l'Illinois, consacrent une étude aux nouvelles stratégies de lecture des chercheurs. La mise en ligne de la quasi-totalité des revues scientifiques dès 2003 et l'utilisation systématique des moteurs de recherche ont eu un impact immédiat et mesurable. Les chercheurs lisent plus d'articles qu'avant mais, comme ils ne peuvent pas consacrer plus de temps qu'avant à l'activité de lecture, cela veut dire qu'ils le font de plus en plus vite. Autrement dit, ils surfent et zapent comme tous les internautes. Carol TENOPIR, de l'université du Tennessee, a calculé qu'en 2005 les scientifiques lisaient 50% d'articles de plus qu'au milieu des années 1990, au début d'Internet. Durant la même période, le temps moyen de lecture d'un article est passé de 47 minutes à 30 minutes. Autre changement repéré par Carol TENOPIR, les chercheurs passent quatre fois plus de temps qu'en 1977 à rechercher dans la littérature scientifique les informations susceptibles de les intéresser.

LES ACTES DE LECTURE n°115
(sept. 2011)
Les nouveaux objets de langage
(T. Opillard)

écrite et un espace de communication audio-visuelle, les interlocuteurs en question dans ces espaces pouvant être différents... S'y succèdent de manière accélérée des moments de réception et de production d'informations.

♦ sur les écrans, il y a du son, des images, des vidéos, des textes, des effets spéciaux, etc., bref, une **profusion simultanée**, souvent incontrôlable, de fonctions, de fonctionnements, d'auteurs, de projets, d'intentions⁹, d'effets recherchés, qui tranche avec les objets «simples» aux intentions repérées d'auteurs seuls de nos pratiques antérieures à la Toile. Ces nouveaux objets complexes fonctionnent, et c'est normal, comme si la lecture de chacun des objets langagiers qu'il intègre était acquise, dans des messages qui demandent encore plus de capacités de prise de distance, qui nécessitent d'emblée la maîtrise de compétences remarquables. La résultante de cette addition de divers objets langagiers qui s'influencent les uns les autres produit un nouvel objet plus complexe encore.

Se surajoute à cette complexité de lecture, la nécessaire et simultanée vigilance pour protéger la partition entre son espace privé¹⁰, son espace professionnel et l'espace public. Ainsi que la nécessaire conscience que ces nouveaux espaces de communication et d'information s'organisent comme des espaces d'accaparement de temps de cerveau disponible à destination de la cupidité actionnariale.

La prise en compte simultanée de tous ces facteurs semble possible, mais avec quelle qualité au final : les études des situations multi-

tâches montrent qu'il y en a obligatoirement une qui prend le pas sur les autres en terme d'attention, ou que, si elles ont toutes (statistiquement sur une certaine durée) le même temps imparti, aucune d'elle n'aura été exécutée au mieux. Ou, peut-être plus dangereux, qu'une tâche peut être effectuée correctement en environnement multi-tâches si les autres sont en mode automatique, ce qui nous ramène aux prédateurs du précédent paragraphe.

DES QUESTIONS, NOS QUESTIONS

De la rareté de l'information à sa profusion, le lecteur est passé d'une dominante des stratégies cognitives à une dominante des stratégies métacognitives, sans pour autant que les lectures approfondies perdent de leur pertinence et de leur importance.

Au rôle de l'école d'enseigner la compréhension, sur des supports qu'elle apportait elle-même, s'est ajouté celui d'organiser, de structurer des connaissances largement issues de l'extérieur, d'enseigner les stratégies de lecture sélective et de recherche qui deviennent déterminantes pour que le peu de temps imparti à la lecture approfondie ne s'épuise pas sur des documents peu pertinents.

Apprendre à lire et à écrire dans une société dominée par l'écrit imprimé, cela a du sens, cela a un sens. À peine, pour notre part, avons-nous réussi à redéfinir ce que devrait être l'enseignement de l'écrit dans un monde dominé par l'écrit, avons-nous commencé à

jeter les bases techniques, stratégiques et pédagogiques de cet enseignement, que nous sommes entrés dans un monde de l'information multimédiatique et dématérialisée, où l'écrit n'est plus qu'un des éléments de cette nouvelle donne. Où la maîtrise de l'écrit est considérée comme une compétence de base parmi d'autres pour accéder à ces nouveaux objets langagiers, résultante qui va au-delà de la simple addition de plusieurs langages. Ceci a pour conséquence un relèvement du niveau de compétences que nécessitent ces nouveaux objets.

Comment va-t-on avoir prise sur ces objets qui relèvent plus du flux, de la cinétique que de l'objet statique, sur cet immense objet d'interconnexions qui renouvelle à chaque fois une expérience unique, quasi non reproductible et non revisitable, dont on ne peut avoir une vision totale de la complexité et de la construction ? Comment peut s'y construire la notion de **permanence**, comme on parle de permanence de l'écrit qui permet aux jeunes apprentis de construire des repères ? On pense alors à trouver des moyens, comme nous l'avons fait pour observer le processus d'écriture avec le logiciel *Genèse du texte*, pour pouvoir prendre comme objet d'étude le parcours de navigation sur Internet. Ils restent à inventer. Seront-ils les bienvenus dans un monde où tout concourt à faire du système mass médiatique le nouvel outil de domestication des esprits ?

Les moyens d'accès à ces objets complexes de langage se répandent, se démocratisent. On comprend l'intérêt économique que les producteurs de messages

9. des messages à caractère commercial, scientifique, littéraire, etc. issus de pactes d'auteur différents ; cf. article des *Actes de Lecture* : www.lecture.org/ressources/ecriture/precedents_articles/AL38P56.pdf

10. Dont l'idéologie du moment a fait un objet de prédation.

peuvent avoir à cela, et l'intérêt politique des classes dominantes qui considèrent les médias modernes comme le moyen privilégié pour eux d'imposer leurs valeurs. Ces médias, souvent médias de sidération, exercent leur effet sans apprentissage spécifique, au contraire de l'écrit par exemple. L'école est-elle le lieu d'utilisation de ces outils essentiellement développés pour des raisons mercantiles ?

On définit généralement la culture comme la capacité à juger, hiérarchiser, relier entre elles les connaissances que l'on acquiert sur des supports séparés et indépendants les uns des autres. Que devient cette conception dans un monde de numérisation généralisée, où tout est relié à tout sans hiérarchie clairement repérable, où la pertinence du bien-fondé de l'information et des liens à y établir a déjà été exercée par des inconnus ? Une nouvelle compétence, de base dans l'utilisation quotidienne et remarquable du point de vue intellectuel, doit de toute urgence être définie et acquise dès le départ de l'activité de navigation : la capacité à juger de la pertinence de liens établis par d'autres, dont on doit comprendre la logique qui sous-tend leur établissement.

On pressent bien que l'école ne va pas pouvoir continuer à s'organiser pour l'empilement de compétences éparées, espérant en vain qu'une résultante naîtra qui permettra de maîtriser la complexité des nouveaux objets de communication et la complexité du monde ; elle prend actuellement le chemin de se coltiner aux langages comme

aux champs disciplinaires, de façon morcelée, empilement de nouvelles-problématiques-qu'il-revient-à-l'école-de-traiter comme autant d'objets séparés. Mais il n'y suffit pas. Elle se dilue, s'éparpille, ne réussit rien de performant. Qu'est-ce que s'approprier les langages, les objets langagiers ? Est-ce s'emparer de chacun d'eux parce qu'on doit les apprendre ? N'est-ce pas plutôt les rencontrer parce qu'on mène des projets complexes qui font les utiliser et obligent à systématiser pour être plus efficaces, des projets qui nous font nous-mêmes penser de manière plus complexe et plus riche ?

Cela a-t-il encore un sens de n'apprendre qu'à lire et écrire sur les supports matériels habituels dans un tel monde ? Serait-il préférable de se cantonner à un apprentissage solide de l'écrit, comme une bonne formation intellectuelle que l'on n'aurait plus qu'à transférer sur les autres supports, du type « si l'élève est capable d'avoir l'esprit critique avec son journal, il l'aura avec Internet » ? Au risque que ce transfert ne se fasse pas. Au risque que les nouvelles opérations intellectuelles que ces nouveaux objets langagiers demandent ne se développent pas.

Pour lutter contre la scolastique¹¹ des hommes d'église qui veulent ramener avec force induction spéculative tout fait particulier à un fondement, religieux, Descartes propose un autre moyen de construire la connaissance, conçoit un projet de philosophie des sciences dans le sillage des humanistes : une méthode en grande partie déductive qui part de l'observation d'un problème

et le subdivise en sous-problèmes sensés plus simples à résoudre. Cette subdivision ne peut s'opérer qu'après perception globale du problème et des structures qui le sous-tendent. L'école de Jules Ferry est placée d'emblée dans cette subdivision, pensée par d'autres ; elle est tombée dans une forme de scolastique où on assène une série de faits, de connaissances éparées qu'on espère pouvoir, on ne sait comment, et probablement à l'insu des élèves et des professeurs, s'intégrer dans un ensemble plus complexe. L'élève n'est pas en mesure d'embrasser l'ensemble de la problématique, confronté qu'il est à des savoirs atomisés et donc, insensés.

Notre position est de repenser l'école comme un lieu de production¹² et d'appréhension de la complexité ; la recherche que nous avons menée depuis trois ans sur l'écriture nous l'a montré, on n'est jamais si bon lecteur qu'on aura été scripteur, autrement dit en mesure de comprendre, de soupçonner ce qu'un auteur aura voulu faire de son lecteur.

L'école est confrontée à un difficile problème de temps.

On le sait déjà, le ratio temps nécessaire à la production d'un écrit/temps consommé à sa lecture est de 40 ; une heure de lecture aura demandé 40 heures de travail du texte. Ce rapport questionne déjà à lui seul l'organisation de l'école.

Les outils modernes de production audio-visuels grand public (pour faire du son, de l'image, de l'Internet) sont peu chers voire gratuits, de plus en plus accessibles techniquement et relativement

11. Scolastique : du latin *schola*, *ae*, « école », lui-même du grec *scholé* (*σχολή*), qui désigne « arrêt de travail », ou bien « loisir consacré à l'étude », « oisiveté », « inactivité ».

12. « pas de formation intellectuelle sans activité de production »...

13. Cependant encore, rien de comparable avec le milieu professionnel : « La création du film *Monstres contre Aliens* (2009) a nécessité plus de 40 millions d'heures de travail informatique, ce qui représente plus de huit fois le nombre d'heures requises pour la production du film *Shrek* (2001) et près de deux fois le nombre d'heures requises pour la production du film *Kung Fu Panda* (2008). » (source : http://www8.hp.com/ca/fr/hp-news/article_detail.html...) La création cinématographique informatisée ne semble pas avoir diminué le temps passé à fabriquer un film, bien au contraire, l'inflation guette...

LES ACTES
DE LECTURE
n° 115
(sept. 2011)
*Les nouveaux
objets de
langage*
(T. Opillard)

33

aisés d'utilisation. Or, ils ne sont plus des produits et des outils d'ouvrage, d'ouvriers, de petites mains. Ils ont capté, capturé, ces savoirs et ces savoir-faire manuels, les cachent, les rendent inaccessibles et sont devenus des outils essentiellement d'investissement intellectuel et de conceptualisation. L'école doit obligatoirement prendre le temps de faire passer les élèves par les indispensables manipulations manuelles qui permettront ce processus d'humanisation qui donne accès à l'abstrait, et ainsi donner accès à ces outils numériques qui supposent que ce processus ait été parcouru pour que les opérations de ces logiciels aient du sens. Du fait de leur accessibilité, le rapport entre le temps nécessaire à la production et le temps de réception s'est considérablement rapproché du ratio lecture/écriture. Cependant, pour la production de la moindre minute de film correct, le temps à y passer reste inaccessible à l'école si elle reste organisée comme elle l'est actuellement¹³. Il en est de même pour la production de la moindre page Internet. L'école peut placer les élèves en position de production de ces nouveaux objets langagiers, en position d'appréhender la complexité de la situation de communication qui nécessite cette production : l'organisation de l'école comme un atelier de production fait **entrer les élèves dans le processus**, les engage dans un projet qui les dépasse et les oblige à se dépasser. Il les dépasse car c'est toute une équipe élargie qui y travaille, les oblige à se dépasser car ils y croisent l'hétérogénéité de compétences et de statuts multiples.

Le problème est bien de ne pas se mettre en position d'apprendre ces langages pour eux-mêmes, mais bien de se demander à quelles questions ils peuvent répondre dans les situations complexes que l'on rencontre, pourquoi, comment et avec quelle pertinence ils peuvent répondre à la seule préoccupation qui au final doit nous agiter : la prise sur soi et sur le monde, le développement de soi dans une organisation collective satisfaisante.

Thierry OPILLARD

Puissance libératrice de l'écrit.

« Prostrné aux pieds de Votre Sainteté et implorant la faveur de sa bénédiction apostolique, j'ai l'honneur d'être, Très Saint Père, avec la plus profonde vénération de Votre Sainteté, le très humble et très obéissant serviteur et fils. »

Conseils pour écrire au pape. SANDRIEU.
(500 lettres pour tous les jours, Larousse)